

Introduction

Serge CHASSAGNE

L'histoire des techniques (telle que le *Petit Lavisse* l'a fixée et telle que souvent encore on l'enseigne à l'école) aime les figures pionnières, surtout si elles sont françaises ou assimilées : Gutenberg et sa Bible de 42 lignes, Bernard Palissy et la céramique, Salomon de Caus ou Denis Papin et la force expansive de la vapeur, Joseph Cugnot et son fardier, ancêtre de l'automobile du marquis de Dion, Christophe-Philippe Oberkampf et la *toile de Jouy*, voire son contemporain Jean-Baptiste Réveillon, surtout connu pour le sac de sa manufacture de papiers peints, en avril 1789, par le peuple du faubourg Saint-Antoine, prélude aux *événements* révolutionnaires des 13 et 14 juillet. La réalité, on s'en doute, est plus complexe que ces schémas forcément réducteurs. En témoigne le parcours de Joseph Dufour (1754-1827), sujet des journées d'études (6-8 mai 2009) dont on lira ici les actes. Lorsqu'il naît en décembre 1754 dans un petit village du Mâconnais, voisin du Beaujolais, il y a un an que Réveillon a créé sa fabrique de papiers peints « veloutés » à Laigle (transférée dix ans plus tard à la Folie Titon, dans le faubourg Saint-Antoine). Qu'était le papier peint avant lui ? Un succédané bon marché de la toile, et *a fortiori* de la soierie d'ameublement : un artisanat issu de la dominoterie, utilisant des moules en bois, pour appliquer des motifs simples à la brosse ou au pinceau sur un papier fort ensuite « rabouté » avant d'être collé sur les murs (avec plus ou moins de bonheur selon le poseur). Les Anglais, souvent initiateurs en matière de consommation élargie des produits, ont les premiers développé l'usage domestique du *wall-paper*. Les Parisiens Arthur & Grenard (manufacture fondée en 1772), comme leur concurrent Réveillon (par ailleurs fabricant de papier à Courtalain, première forme d'*industrie intégrée*), voulurent, dans une société d'ordres, donner ses lettres de noblesse au papier peint ; ils produisirent dans leurs ateliers des articles imitant à s'y méprendre la toile imprimée, au point d'en « emprunter » maintes fois les motifs, pour orner à moindre coût murs et dessus de porte. Ils rencontrèrent ainsi le goût pour les décors fleuris et champêtres d'une société fondée principalement sur la rente foncière, et les fabricants de Paris donnèrent bientôt le ton aux élites provinciales. Lors de son séjour en France, en 1784, une bourgeoise anglaise, Madame Cradock, visite la manufacture d'Arthur, tout comme dans les mêmes années l'Alsacienne Madame d'Oberkirch court les boutiques de mode parisiennes. À ce moment, Joseph Dufour (formé au dessin à Lyon dans l'école gratuite de dessin dirigée par Nonotte) est encore *dessinateur en soierie* à Lyon. Sa première mention dans les registres paroissiaux

apparaît, en décembre 1778, lorsqu'il est parrain du fils du musicien Roger¹. Comment en est-il venu à s'associer, vers 1785, à quelques marchands lyonnais désireux de profiter de l'engouement pour le papier peint, en créant à leur tour une fabrique²? Là est encore un point aveugle de son histoire, mais dès lors il n'appartient plus au monde de la Grande Fabrique, le voilà acquis à la défense et illustration de ce nouvel art décoratif. On lira plus loin l'effet de la Révolution (et de la répression de l'insurrection lyonnaise de 93) sur son destin : ancien membre (nommé) de l'administration « terroriste », il quitte à temps la ville en février 1795 (trois mois plus tard, sa vie eût pu s'arrêter) pour son village natal de Tramayes. Le soutien moral et financier du représentant du peuple Reverchon (marchand de vin mâconnais, comme son frère et associé Pierre) lui permet d'établir une fabrique dans un faubourg de Mâcon, ainsi que le précise plus loin Bernard Gainot. Le coup d'État de Brumaire met fin aux incertitudes du marché (et de la monnaie, avec l'établissement du franc-germinal) : les productions de Dufour, destinées à l'ameublement des dignitaires (civils et militaires) du nouveau régime, figurent en bonne place à l'Exposition des produits de l'industrie française de 1806. En ces années capitales pour l'histoire du goût (songeons au mobilier marqué par la mode « égyptienne »), Dufour invente le premier *panoramique*³ en couleurs des *Sauvages de la Mer Pacifique*, thème inspiré, comme l'indique le sous-titre, par le *Troisième Voyage à l'Océan Pacifique* de Cook (publié en traduction française à Paris en 1785), et peut-être aussi par le récent ouvrage de Milet-Mureau sur le *Voyage de la Pérouse autour du monde, publié conformément au décret du 22 avril 1791* (Paris, 1797). Ce faisant, il invente une nouvelle façon d'orner et d'habiter les demeures de l'élite. En transférant définitivement sa fabrique à Paris à la fin de 1806 (l'année du Blocus continental qui élargit le marché impérial jusqu'à Berlin et Naples), Dufour se plaçait au centre de la société impériale. Loin de lui nuire, la chute de l'Empire lui permettait opportunément d'une part de réaliser une bonne opération en se portant acquéreur de la fabrique dont il était jusqu'alors locataire (voir sur ce point l'excellente mise au point de Christine Velut), et d'autre part de proposer ses productions à tous les officiers des armées alliées qui occupaient Paris. Sa *Psyché* (en grisaille) de 1816 consacre définitivement sa renommée : cette figure mythologique était en effet familière aux contemporains grâce au conte de La Fontaine, à la statue (achevée en 1793) de Canova (œuvre achetée par Murat, beau-frère de Bonaparte) et sans doute aussi à la *Psyché abandonnée* de Jacques-Louis David. Ses papiers peints gagnèrent ainsi les résidences de l'élite européenne (voir la communication de Sabine Thümmeler). Un tel succès valait bien qu'on y consacrat un colloque.

Notes

1. AML, paroisse St Pierre et St Saturnin, Baptêmes, n° 640, 15/12/1778. En revanche il ne paraît pas au baptême, deux mois plus tôt, du fils de Mathieu Ferrouillat, négociant du quai Saint Clair.
2. Lors de son mariage à Lyon (mairie de Lyon-Midi), 20 vendémiaire an X (octobre 1802), alors qu'il est déjà établi à Mâcon, figure parmi les témoins le marchand de papiers peints

Pierre-Vézien Desombrages, du quai Saint-Antoine, frère du musicien François-Vézien Desombrages, beau-père du dessinateur J.-P. Faivre, ancien associé de Dufour dans la société Deyrieu frères, Faivre et Dufour, liquidateurs et continuateurs de l'ancienne société Ferrouillat & C^{ie}, dissoute en octobre 1792 (notoriété, 14 thermidor an V, ADR, 3 E 8096). Les frères Deyrieu, Jacques et Jérôme, étaient fils d'un aubergiste lyonnais. On ignore aussi comment ils en vinrent à la fabrication du papier peint.

3. Bernard Jacqué pense, d'après les archives de la manufacture J. Zuber & C^{ie}, que ce ne serait pas le premier « paysage camayeux » exécuté par la fabrique de Dufour.